

L'île des anamorphoses,

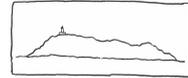
version de Roland Goeller

Bordeaux, décembre 2024

Les premières manifestations eurent lieu lorsque j'ouvris le fichier d'un texte déjà ancien. Plusieurs phrases étaient incohérentes, longues, pourvues de subordonnées à tiroirs. Elles avaient subi de fâcheuses modifications, à moins que, écrites sans relecture salvatrice, elles n'eussent été incohérentes dès l'origine. D'autres étaient tronquées, comme écrasées par un artifice numérique, il n'en restait que des conjonctions de coordination aussi abruptes que des falaises. Certaines semblaient avoir disparu en laissant d'incompréhensibles lacunes. D'autres encore avaient été reconverties en caractères alphanumériques que je n'ai jamais vus. Vérification faite, les banques d'outils n'en avaient pas connaissance non plus. Un cheval de Troie s'était-il introduit dans mon ordinateur pour faire place nette, s'emparer des octets et les régurgiter en caractères énigmatiques ? Mais quel cheval de Troie agirait ainsi ? Même les chevaux de Troie ont des mœurs.

Une photo de l'écran à l'appui, je sollicitais un ami paléographe. Peut-être pourrait-il m'éclairer. Un message lui parvint dans le quart d'heure suivant. Il ne manquerait pas de se pencher sur la question, avide qu'il est de ce genre de reliques virtuelles.

J'avais ouvert le fichier par erreur, sur la foi d'une homonymie de titre, et, malgré les incohérences, cherchais à saisir le sens du texte, d'autant plus que les quelques lambeaux de phrases non corrompues ne me disaient absolument rien. Il était question d'une île où j'aurais séjourné, une île assez grande que parcouraient des vélos. Où processionnaient de braves ânes coiffés d'un bonnet sur le dos desquels avaient pris place des enfants. Les enfants poussaient des cris de joie dont les décibels ne parvenaient pas à franchir le mur d'air, ils communiquaient par signes. De proche en proche, émergeait un moulin recouvrant son apparence de moulin sous un point de vue unique, les quatre battants de l'éolienne se détachant alors sur le bleu du ciel. Pas de voitures en revanche à l'exception de petits triporteurs louables à la journée. L'île était donc de dimensions modestes. Avais-je seulement fait la visite d'une île semblable ? Cela se serait-il produit pendant ma période de confusion ? J'étais alors malade, soigné, incapable de songer à la moindre écriture. Les souvenirs associés en sont peut-être abîmés, lacunaires voire surnuméraires. Ils présentent certes une apparente continuité, aucun laps de temps ne semble manquer,

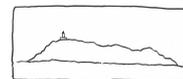


mais leur cohérence n'est pas homothétique de celles des phrases. On saute volontiers du coq à l'âne, même pourvu de bonnet. Cela demeure mystérieux à mes yeux.

Il me faut envisager l'hypothèse selon laquelle, pour une raison ou une autre, j'ai visité cette île sans que les souvenirs n'aient franchi l'étendue d'eau qui la sépare du continent. Ma confusion a-t-elle commencé à la suite d'un événement survenu sur l'île ? Le docteur qui m'avait soigné pourrait m'éclairer mais exerce-t-il encore ? Est-il seulement en vie ? S'il me faut compulsiver d'hypothétiques archives ! Je n'en aurais pas le temps, tenu de rendre un travail pour lequel ce fichier étrange m'a déjà mis en retard.

La côte de l'île était escarpée, la falaise en partie effondrée. Les amas rocheux formaient à leurs pieds des demi-cônes que la houle mouillait à marée haute. Un sentier longeait la côte, par endroits dévié à cause des effondrements. L'escarpement sans cesse le faisait changer de sens, tantôt orienté vers le nord, tantôt vers le sud. Est-ce la raison pour laquelle je ne cessais d'avoir de l'étendue marine des visions changeantes ? Dans le ciel passaient des masses nuageuses avec la hâte de moutons fuyant un danger. Les vagues tantôt chatoyaient tel un miroir éblouissant, tantôt s'obscurcissaient au point de ressembler à une étendue infernale. Des myriades d'yeux clignotaient à la surface. Au large, un peu en-dessous de la ligne d'horizon, croisaient les navires, des chalutiers sans doute, le port de pêche n'était pas loin. Au marché se déployaient les étals d'arrivages du jour. Bars et maigres atterrissaient tels des corps exténués sur les balances, vite emmaillotés dans du papier kraft. Tout cela se faisait dans un silence lunaire. Acheteurs et vendeurs se comprenaient-ils par gestes ? Avaient-ils renoncé à la parole à cause de la puissance du ressac ? Au loin, les navires avançaient telles de paisibles estafettes ayant une livraison à faire. Les vagues clignotaient de façon furieuse et le sentier bifurquait avec méthode. Une main me retint de glisser, à la fois ferme et gracieuse, de cela le souvenir est incorruptible. Une main de femme. J'étais donc avec une femme. Peut-être n'était-ce qu'une randonneuse soudain alertée par mon imprudence.

L'ami paléographe me répondit le jour même. Il n'avait pas réussi à ouvrir le fichier joint mais me confia avoir déjà été témoin, lui aussi, de la génération de caractères *alphabétoïdes* non connus. Je recherchai la photo prise pour le courriel. Elle présentait désormais une surface noire comme les vagues sous un ciel de plomb, ma preuve avait disparu. Lorsque, plus tard, je la consultai à nouveau, elle avait l'apparence d'un de ces tableaux sur lesquels Klimt avait répandu des milliers de petites taches claires sur fond de feuillage. Avait-on pris la main sur mon ordinateur et s'amusait-on à mes dépens ? Je

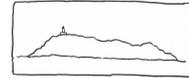


débranchai le wifi. Les amusements n'en continuaient pas moins. Celui qui s'amusait se trouvait quelque part dans l'ordinateur, il essayait de me refiler des souvenirs frelatés. Je n'ai jamais mis les pieds sur une île avec une corniche escarpée et des ânes coiffés de bonnets et la main de femme m'aura saisi en d'autres circonstances. Hélas, je ne me souviens pas où mes pieds se trouvaient à l'époque à laquelle on voulait me faire croire qu'ils arpentaient une île.

On frappait à la porte. Le petit-déjeuner, me dit une femme d'un âge qui masquait d'un sourire la fatigue d'avoir monté trois étages. Elle portait un plateau joliment achalandé et me demanda où le poser. Lui avais-je demandé cette faveur ? Vous vouliez bien du café noir, bien noir, me dit-elle sans attendre ma réponse. Avec le plateau, elle me restituait une partie de mes souvenirs, mon arrivée dans cette pension aux logements confortables, l'agréable sensation en traversant ma suite comprenant une alcôve borgne entre un salon de réception et un lieu de lecture. Quelques livres habillaient la grande bibliothèque aux rayons presque vides, ils provenaient à l'évidence de plusieurs mains, oubliés ou délaissés, des abonnements auprès de maisons commerciales. Savez-vous qui occupait ce logement auparavant ? Je n'obtins pas de réponse. La femme avait disparu sans que je ne l'entende fermer la porte. La cafetière fumante était le seul indice de son passage. Je la laverai et la rangerai dans le petit placard du coin-cuisine, j'avais demandé un logement qui en soit pourvu pour ne pas avoir à sortir matin et soir. Où la femme logeait-elle ? Je ne manquerai pas de le lui demander demain.

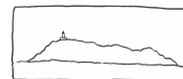
La fenêtre du salon donnait sur la côte. Au loin passaient des chalutiers qui avançaient telles de paresseuses estafettes. Je n'ai jamais mis les pieds sur une île. Depuis le continent, il existe des tas d'endroits d'où apercevoir des chalutiers voguant telles des estafettes. Cet après-midi, j'irai marcher sur le sentier en prenant garde de ne pas glisser. La falaise est abrupte et il n'y a pas toujours une main pour porter secours.

Qui sont mes voisins ? Je n'en ai rencontré aucun. Leurs pas font gémir les marches fatiguées et le gémissement me donne une idée de leur embonpoint. Les uns se hâtent, les autres hésitent, s'arrêtent, comme d'avoir oublié quelque chose ou de vouloir surprendre un indice de vie à travers les portes closes. Je ne connais pas même mon ou mes voisins de palier. Que viennent-ils faire en cette terre d'où l'on voit des chalutiers ? Mon logement est traversant. Le sont-ils tous ? Le palier comporte quatre portes mais cela ne prouve rien. Deux portes donnent sur mon logement, l'une toujours fermée. On aura donc abattu une cloison à une époque antérieure. A-t-elle été abattue de l'autre côté, en



symétrie ? Le palier d'un étage inférieur compte cinq portes, singularité qui ouvre plusieurs hypothèses parmi lesquelles je me refuse de retenir celle d'un logement borgne. L'immeuble me semble de grandes dimensions, avec plusieurs étages de plusieurs fenêtres dont les rideaux jamais ne tremblent. Ainsi d'autres cages d'escaliers existeraient et il est curieux que je n'en aie point aperçues au cours de mes promenades. L'immeuble est peut-être extensible, à certaines heures du jour il se replie, se remboîte comme ces articles de prestidigitateur qui donnent l'illusion d'un contenant où disparaissent les objets. Cette hypothèse m'inquiète. Elle suppose qu'à certaines heures deux logements se superposent, s'interpénètrent, que se déplace dans le même espace contracté un autre occupant sans que jamais nous ne nous rencontrions. Dans quelle partie du logement son lit est-il placé ? Cela pose la question de la propriété de mes songes, voire de mes pensées. Mon corps est-il traversé par les rêves d'autres rêveurs ? Je renonce à explorer cette piste. De biais, l'écran de l'ordinateur présente parfois des figures qui disparaissent lorsqu'à nouveau, le regard en incidence orthogonale, je m'installe en face. Cela fonctionne comme l'os de sèche au premier plan du tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein. L'os de sèche prend apparence de crâne sous une certaine incidence. Le réel est facétieux, ai-je déjà observé, il ne se donne que sous certains angles. De tous les autres points de vue, il reste hermétique, il se dérobe. Entré dans mon logement grâce aux extensions-régressions de l'immeuble, il est possible que le voisin se serve de mon ordinateur. La prudence commande d'en modifier le mot de passe : l'ordinateur contient des fichiers qui doivent rester confidentiels. Il est vrai que tout ordinateur permet d'ouvrir des sessions aux noms d'utilisateurs différents, les anamorphoses résulteraient alors de superpositions aléatoires. Cette propriété de l'ordinateur s'est-elle étendue à mon corps, partagé par plusieurs hôtes qui en revendiqueraient l'usage ? Tandis que j'écris ce texte, un autre en rédige une version différente, à moins que je ne rédige, sous sa dictée murmurée, un texte écrit depuis longtemps. Cet autre prend rang à la troisième personne du singulier mais c'est le rang qu'il m'attribue si, d'aventure, il développe les mêmes hypothèses. Je finis par penser que nous écrivons toujours les textes d'un autre, voire de tous les autres. Si nous éliminions la première personne du singulier, nous ne formerions plus qu'un et c'en serait fini des guerres mais aussi des aèdes qui en font des épopées. Les aèdes nous aident peut-être à nous faire une raison de l'usage de la première personne du singulier.

Depuis plusieurs jours, on cherche à me dire quelque chose, j'en ai la conviction. Dans la bibliothèque est rangé un exemplaire de *La Métamorphose* de Kafka. Le titre est écrit



avec une de ces polices qui prête à confusion et, à plusieurs reprises j'ai cru en lire un autre. La paranomase tiendrait-elle de l'anamorphose ? En serait-elle un préalable ? Le terme est inconnu du correcteur d'orthographe. Le procédé cependant ne l'était pas de Montaigne lequel déclarait, *je m'instruis mieux par fuite que par suite*, ce qui n'est pas étonnant de sa part.

Dans la vitrine de la librairie se trouvait, ai-je cru, un exemplaire de *L'Île aux anamorphoses* et j'y étais entré pour l'acquérir, quoiqu'anamorphose fût écrit dans une police très supérieure aux autres caractères. Le libraire ouvrit de grands yeux. Il se dirigea vers la vitrine, prit l'ouvrage et me le tendit. C'était *La Métamorphose*. Je l'acquis tout de même. Le libraire consulta toutefois un fichier, trouva une référence au nom de Borges mais nota qu'elle était épuisée. Il en était désolé. Peut-être en trouverai-je un vieil exemplaire sur *Amazon* ou une autre bourse aux livres, on ne sait jamais. Il ne voyait pas souvent des clients entrer chez lui, me dit-il, sur une île ne parviennent pas toujours les dernières nouveautés. Sur une île !

La femme d'un âge ne revint pas le lendemain et j'en éprouvai du désappointement. Je comptais sur elle pour éclaircir certains mystères concernant l'immeuble. Mon voisin de palier consentirait-il à me fournir ses lumières ? J'ignorais cependant de quelle façon lui présenter la chose.

Je retournai à la librairie. Celle-ci avait disparu, en lieu et place se trouvait une boulangerie en forme de maison de poupées aux boiseries défraîchies, avec un pas de porte en grès que des myriades de pieds avait usé au fil des ans. Une femme rubiconde me demanda obligeamment ce que je désirais. Je pris un pain rond pour ne pas la froisser. Le bourg n'était pas très grand mais peut-être m'étais-je trompé de rue. Je frémis en songeant que le chemin vers mon immeuble a pu entretemps bifurquer et se perdre. Dans cette hypothèse, qu'advierait-il de moi ? Cette version de *L'Île aux anamorphoses* pourrait alors ne jamais avoir été écrite !